



MICHEL HONAKER

L'AGENCE  
**PINKERTON**

1

LE CHÂTIMENT DES HOMMES-TONNERRES

Flammarion

Extrait de la publication



# **L'AGENCE PINKERTON EMBAUCHE DES DÉTECTIVES**

## **URGENT**

Entretien ce jour à midi  
au restaurant Chez Rouillard,  
à Salt Lake City.



Neil Galore est recruté par la première  
agence fédérale américaine  
et est chargé de mettre sous les verrous  
un voleur qui opère sur le Transcontinental.  
Une affaire, plus mystérieuse qu'il n'y paraît,  
qui va chambouler son existence et le conduire  
à tout sacrifier pour devenir un véritable Pinkerton.

**MICHEL HONAKER**

**L'AGENCE  
PINKERTON**

---

**1**

**LE CHÂTIMENT DES HOMMES-TONNERRES**

Flammarion

© Flammarion, 2011  
87, quai Panhard et Levassor – 75647 Paris Cedex 13  
ISBN : 978-2-0812-3330-0

# 1. VOL À LA TIRE



*Salt Lake City, États-Unis*  
*Hiver 1869*

Quand les trois hommes montèrent à bord du *Transcontinental* pour Sacramento, le moins prévenu des observateurs aurait immédiatement deviné qu'ils appartenaient à « l'Agence ». Certes, ils n'arboraient aucun insigne officiel mais une foule de détails concordants ne laissait planer aucun doute sur le sujet. D'abord, ils étaient tirés à quatre épingles, costumes sombres, gilets de soie passés sur chemises blanches, chapeaux ronds à bords roulés, sortant à l'évidence de la même boutique de confection. Au-delà de cette élégance, ils soignaient visiblement leur hygiène, vertu étonnante à cette époque où le bain était encore un luxe bourgeois. Mais c'était surtout leur posture qui ne prêtait à aucune confusion, cette manière inimitable d'être sur le qui-vive, l'œil mobile, la main ballant le long de la cuisse, prête à dégainer les revolvers Remington Model Army qui s'y trouvaient accrochés.

Et quand bien même ces détails auraient échappé au plus négligent, il restait toujours ce qui différencie ceux de « l'Agence » du commun des mortels : cette arrogance naturelle, cette satisfaction de soi qui, quoi qu'ils fassent pour la dissimuler, ressort en toute circonstance. Car un membre de « l'Agence » sait au fond de lui-même qu'il a été élu au sein d'une des institutions les plus fermées d'Amérique et il ne peut s'empêcher d'en tirer une certaine vanité.

Donc, ces messieurs eurent beau saluer poliment les dames tout en s'installant à leur place comme tout un chacun, rouler leur cigarette sur leur moustache cirée, les voyageurs avaient déjà compris qu'ils n'étaient ni d'élégants flambeurs de saloon – avec qui on les confond souvent – ni des propriétaires terriens partis négocier l'achat d'un troupeau.

Non. Ils venaient de l'est, et c'étaient des Pinkerton. Des « Pinks », comme les appelaient tous ceux, fort nombreux, qui les détestaient aux quatre coins du pays, des membres de la célèbre société de police fédérale qui, depuis maintenant plus de quinze ans, avait étendu ses ramifications de Chicago à San Francisco, en implantant ses bureaux dans les plus grandes villes.

L'agent Salomon Weyland jeta un œil à sa montre et fut satisfait de constater que la publicité de la Compagnie des Chemins de Fer disait vrai : le *Transcontinental*, fraîchement inauguré, n'avait jamais aucun retard. Il se mit en branle à 15 h 10 précises, dans ce tintamarre si particulier de bielles et de vapeur sous pression propre à effrayer mules et bétail. C'est qu'un train, dans cette bonne ville puritaine de Salt Lake, était encore chose révolutionnaire, objet de curiosité et d'admiration. On se pressait pour assister à son arrivée, on levait son mouchoir blanc à son départ pour saluer les privilégiés



qu'il transportait vers la côte Ouest. Plus tard viendrait le temps où personne ne dresserait plus l'oreille en entendant son sifflet strident et son souffle saccadé, ni se retournerait sur son passage en agitant son chapeau...

Salomon Weyland abaissa le rideau à moitié, se cala au fond de la banquette et toucha le bord de son feutre ; à ce signal, son partenaire assis deux rangs derrière lui se leva, une longue carabine à la main, et disparut en direction du wagon de queue, réservé aux chevaux. Quant au troisième larron, installé de l'autre côté de l'allée, il croisa les bras. Veillaient-ils sur quelque chargement précieux ou accomplissaient-ils un simple transfert ? Sans doute ces questions brûlaient-elles les lèvres des autres voyageurs, mais aucun ne se risqua à les poser.

La nuit tombait quand le *Transcontinental*, après avoir dérivé sur la plaine, s'engagea hardiment dans les montagnes Rocheuses déjà colletées par les premières neiges. Cette partie abrupte, forée au cœur du granit par la puissance industrielle de l'Homme, était réputée pour mettre à mal les plus puissantes locomotives, mais elle procurait aux voyageurs la sensation qu'ils s'élevaient soudain au-dessus de la terre comme des aigles prenant leur essor. Et chacun de se pencher par la fenêtre pour profiter de cette sensation.

À l'exception bien sûr des Pinkerton. Eux ne remuaient pas un cil.

Peu à peu l'obscurité noya les paysages chaotiques. Le contrôleur alluma les lumières et leur clarté jaunâtre se refléta sur les lambris de bois précieux. Les voyageurs se rassirent. Certains soupèrent d'un repas emporté, puis le roulis du train conjugué à la fatigue eut raison de la plupart. Les dames piquèrent du nez,

les messieurs entamèrent des parties de cartes et il s'installa une atmosphère des plus paisibles. La perspective de ne pas revoir le monde civilisé avant l'aube encourageait au sommeil, au repli sur soi, et ravivait malgré tout la crainte primitive des immensités hostiles. Car là-dehors, tout n'était qu'inconnu et silence...

Assis de part et d'autre de l'allée centrale, les deux Pinkerton avaient abaissé leurs feutres sur leurs sourcils, mais il ne fallait pas s'y tromper : leurs yeux mi-clos surveillaient le moindre déplacement, et leur main droite, si prompte à s'emparer du revolver, reposait sur la boucle de leur ceinturon. Aux alentours de minuit, les lumières vacillèrent et un vent glacial parcourut la voiture comme si quelqu'un avait brutalement ouvert les fenêtres. L'agent Weyland se redressa imperceptiblement. Son compagnon, un nommé Brooke, lui adressa un regard entendu...

Mais ce fut un cri de femme qui déclencha tout.

— Au voleur !

À la seconde, les policiers furent sur leurs pieds et remontèrent la voiture d'un pas décidé. La victime, encore sous le choc, se trouvait au dernier rang et pressait son corsage comme si le souffle lui manquait. Elle avait tout de la maîtresse d'école avec sa jupe plissée et sa tunique à bords de dentelle, son chignon serré et ses besicles en fer.

— Madame, que s'est-il passé ? s'enquit Weyland.

Elle leva vers les deux agents un visage où se lisait stupeur et indignation :

— C'est proprement incroyable ! Il a volé mon poudrier en or au fond de mon sac, là, à l'instant !

— Agence Pinkerton ! annonça Brooke en élevant son insigne bien au-dessus de sa tête. Nous contrôlons la situation. Que chacun reste à sa place !

La porte du wagon battait encore. Weyland adressa un signe convenu à son partenaire, lui signifiant de sécuriser le couloir tandis qu'il inspecterait le reste du convoi. Ces deux-là n'étaient pas les premiers venus : ils possédaient un impressionnant palmarès d'arrestations et d'exploits en tous genres qui les avait spécialement désignés pour intervenir à bord du *Transcontinental*. Ainsi Weyland s'élança-t-il à la poursuite du présumé voleur, une main sur la crosse de son Remington, dévisageant chaque passager, à droite et à gauche, attentif au moindre signe d'agitation, à la moindre goutte de sueur suspecte. Les Pinkerton ont un sens développé de l'observation qui les rend uniques. Ils flairent une piste tels des chiens de meute et, quand ils l'ont trouvée, ne l'abandonnent jamais. Pourtant, Weyland en fut pour ses frais. En prime, il se fit rabrouer par les voyageurs exaspérés :

— Il y a encore des gens pour emporter des objets de valeur ?

— Après tous les vols qu'on a signalés ?

— Un poudrier ? Cela vaut-il la peine qu'on nous réveille la nuit au milieu de nulle part ?

Weyland resta sourd aux commentaires désobligeants et calma les mécontents tout en poursuivant son investigation. Elle le conduisit dans la bétailière qui fermait le convoi, où somnolait le troisième agent embarqué. Il s'appelait Hammond, portait une barbiche à la Buffalo Bill, et braqua sa carabine sitôt que son collègue franchit le seuil jonché de paille.

— C'est moi, le tranquillisa Salomon. Le Chapardeur a remis ça. Tu n'as vu passer personne ?

— Il serait déjà mort à tes pieds, assura Hammond en tapotant la crosse de son arme. Les chevaux sont nerveux depuis dix minutes.

Il désigna les quatre purs-sangs attachés à des anneaux qui lui tenaient compagnie parmi les ballots de foin. Ils piétinaient en renâclant, l'œil révolté et l'oreille en alerte.

— Tu veux mon avis ? soupira Hammond. Je crois que cette histoire, c'est une invention des passagers. Ça peut s'expliquer par l'envie de rompre la monotonie du voyage, ou simplement une hallucination collective.

— Je ne crois pas. Le Chapardeur aurait pu sauter en marche ?

— À cette allure ? Alors on a affaire à un acrobate de cirque, conjectura Hammond.

— Pas bête. Je vais jeter un œil là-haut.

Weyland ressortit de la bétailière et il entreprit sûrement de faire ce qu'il avait dit, à savoir gravir l'échelle réservée au personnel d'entretien pour examiner le toit...

Laissé seul en première classe, Brooke commençait à trouver le temps long, et, ne le voyant pas revenir, décida de partir à sa recherche. C'est alors que le train fut soudain plongé dans le noir complet. À croire que les lampes pourtant protégées par des globes de verre venaient d'être toutes soufflées en même temps. Des protestations indignées fusèrent. La maîtresse d'école à l'origine de l'incident se ratatina sur son siège, subitement confuse d'avoir provoqué une telle cascade d'événements.

Brooke gratta une allumette et remonta le train comme l'avait fait son compagnon quelques instants avant lui, sans rien déceler d'autre que des voyageurs rendus inquiets par l'absence de lumière dont les visages effrayés se reflétaient dans la maigre lueur comme des quartiers de lune. Quand il arriva à son

tour dans la bétailière, il éprouva une impression détestable : plus personne, à l'exception des chevaux affolés qui ruaient à tout va. Aucune trace de Weyland, ni de Hammond, et la porte du wagon béait sur la voie en laissant s'engouffrer le vent des cimes. Brooke redouta le pire et se pencha au-dehors. Pour la première fois de sa carrière, il éprouva de la peur. Une vraie peur, que les raisonnements et l'expérience du terrain étaient incapables de contrôler. Il s'arc-bouta pour refermer le vantail et c'est alors qu'il sentit la présence dans son dos. Une sueur glacée trempa son col. Sa main si habile chercha son revolver.

Elle ne l'atteignit jamais.



## 2. NOUS NE DORMONS JAMAIS





De Denver à San Francisco, le tragique événement s'étala dès le lendemain à la une des journaux dès que l'expédition conduite par les autorités eut retrouvé les corps désarticulés et sans vie des trois Pinkerton disséminés le long de la voie. Les clichés pris sur place, d'un réalisme macabre comme il était d'usage en ce temps, attestaient que ces malheureux s'étaient brisés la nuque en tombant du train – à moins qu'ils n'en aient été poussés. Était-ce l'œuvre de ce fameux « Chapardeur » dont la presse faisait ses choux gras depuis plusieurs semaines ? D'autres incidents s'étaient déjà produits, mais aucun ayant entraîné mort d'homme. La plupart du temps, de simples vols. Cette fois, l'affaire était si sérieuse qu'elle entachait la réputation du *Transcontinental*, et, au-delà, de la Compagnie des Chemins de Fer. Certains parlaient déjà de malédiction...

Sur le moment, je ne prêtais qu'une attention distraite à ce drame, sans imaginer un instant qu'il changerait bientôt le cours de mon existence. Car ce matin-là, à peine réveillé après une courte nuit passée à la table de poker, j'avais bien d'autres raisons pour

feuilleter le *Salt Lake Chronicle* abandonné sur le comptoir de la pension de famille qui m'hébergeait. Je cherchais du travail. Pour une raison incompréhensible, ma « vision » m'avait quitté et mes derniers dollars s'étaient envolés dans la poche d'un quidam qui avait remporté la mise avec deux paires. J'avais déjà connu de mauvaises passes. Dans ces cas-là, inutile de s'entêter. Mieux valait éviter les cartes et attendre que le don me revienne, ce don étrange, miraculeux, que je croyais devoir à quelque malformation de mon cerveau. LA « vision ».

Je n'avais pas d'inquiétude particulière quant à ma faculté de trouver un emploi. J'étais un solide gaillard de vingt ans, assez âgé pour avoir été serveur, palefrenier, marchand d'armes itinérant et encore assez immature pour imaginer avoir raison sur tout. J'avais des cheveux noirs délicatement frisés, des yeux bleu foncé, une fine moustache et, à ce qu'on disait, un sourire charmeur de vendeur d'élixirs. Je portais en prince un costume gris à rayures encore assez bon pour donner le change. Ajoutez à ma belle allure un superbe chapeau – pas un de ces horribles stetsons de cow-boy, non, un melon en velours à bords roulés – et vous obtiendrez l'image du jeune coq bouffi d'ambition que j'aimais donner de moi.

Je venais de l'Est, de Saint-Louis, pour être précis, et, au cours de ces années, je m'étais laissé porter vers l'Ouest par le courant des événements et des opportunités. Or, j'étais coincé à Salt Lake City, la ville la plus austère, la plus prude, la plus dénuée d'intérêt dans laquelle je n'aie jamais séjourné, dans l'incapacité à m'offrir ne serait-ce qu'un billet de diligence pour m'en évader. Et alors que je feuilletais avidement les petites

annonces, j'entendis dans mon dos la voix aigrette de ma logeuse qui m'interpellait :

— Par exemple, Mr. Galore ! Quel plaisir de vous attraper de si bon matin... Je vous rappelle que vous avez deux semaines de retard pour le loyer !

J'abaissai mon journal pour découvrir la bouille fripée enserrée d'un bonnet de dentelle de Mrs Dobbs. Je compris à son regard mauvais que j'aurais cette fois du mal à m'en défaire. Je soulevai mon chapeau avec un air résolument optimiste.

— Chère Mrs Dobbs ! Neil Galore, c'est mon nom en effet, pour vous servir ! J'allais justement m'acquitter de ma dette.

— Quand ? insista le cerbère en posant ses mains sur ses hanches.

— Mais... Pas plus tard que dans une demi-heure. Dès que j'aurai conclu cette affaire que j'attends ici depuis des jours.

La vieille bigote fronça son nez en trompette et tendit sa main ridée. Elle aimait les comptes ronds plus encore que les bréviaires, et passer son temps à l'église n'adoucissait en rien ses manières de tenancière de saloon.

— Pas tout à l'heure, mon jeune ami. Tout de suite. Ou j'appelle mon garçon pour qu'il s'occupe de vous.

— Mrs Dobbs, c'est parfaitement inutile, je vous assure ! tentai-je de la calmer. Faites-moi confiance. Je reviens dans disons... une heure, et je vous règle non seulement mes impayés mais je vous offre une avance pour la semaine prochaine.

— Je crois que vous êtes un bonimenteur, Mr. Galore.

— Tout ce que vous voulez, Mrs Dobbs, mais accordez-moi cette heure. Voyez, je ne m'en vais pas, ma valise est encore là-haut.

Croyais-je m'en tirer à si bon compte ? Que non. La vieille me repoussa de toute sa corpulence contre le comptoir, si bien que je ne tardai pas à sentir une douleur dans les côtes. Et ce poulpe collé à mon gilet me souffla son haleine de mélasse au visage :

— Je vous préviens, Mr. Galore, la ville n'est pas si grande. Si vous n'êtes pas revenu avec l'argent dans une heure...

— Je sais, je sais, vous irez prévenir votre garçon...

Lequel était une armoire de deux mètres entièrement dénuée de cervelle, qui ne se déplaçait jamais sans une hache sur son épaule. Et, alors que je manquais d'arguments pour gagner ne serait-ce qu'un peu de temps, le journal que j'étais en train de froisser malgré moi m'apporta la solution par un de ces éclairs inattendus que la vie offre parfois. Égarée par malice parmi les avis de décès, figurait une annonce en gras fortement encadrée :

**« L'agence Pinkerton embauche des convoyeurs.  
Urgent. Entretien ce jour à midi au restaurant  
Chez Rouillard, à Salt Lake City. »**

— Je vois que je peux tout vous dire, Mrs Dobbs, enchaînai-je aussitôt avec l'aplomb d'un bonimenteur. Normalement, je suis tenu au secret, mais vous êtes une personne de confiance, et puisque vous insistez...

Un coup d'œil de droite et de gauche, puis je lâchai sous le sceau de la confiance :

— Je dois bientôt m'engager dans la police.

La vieille haussa un sourcil interloqué.

— Vous ? Un joueur ? Un voleur ? Un tricheur ? Vous voulez me faire gober que vous allez devenir shérif ?

— Non, pas shérif, mieux : agent du gouvernement ! Voyez, c'est l'annonce qui est là !

## TABLE

1. Vol à la tire .....	7
2. Nous ne dormons jamais.....	17
3. L'ancien tonnelier.....	27
4. Conférence autour d'un steak .....	39
5. Vapeurs .....	53
6. Le Chapardeur frappe encore !.....	65
7. Force reste à la loi .....	71
8. Doutes .....	83
9. Ce qui cloche .....	93
10. L'habitant du campement mort.....	101
11. Le pèlerin et les conteurs .....	111
12. De l'histoire ancienne .....	121
13. Coups de feu dans la sierra .....	129
14. Parmi les pierres.....	135
15. Le tunnel oublié.....	143
16. Lueurs dans les ténèbres .....	149
17. Vallée de sueur, vallée de larmes .....	155
18. Une certaine légende .....	165
19. Mémoires d'un Homme-Tonnerre .....	171
20. Fouilleurs de tombes.....	183
21. Piliers de saloon.....	191

22. La preuve par l'image.....	201
23. Révélation.....	209
24. Voie de garage.....	223
25. Épilogue.....	233

Mise en page par Meta-systems  
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EJEN000375.No01  
Dépôt légal : février 2011